

## Muriel Chemla

### Angoisse et lien social \*

Devant le sujet du séminaire de cette année m'est venue l'image récente de cette patiente qui, sur un Escalator d'un grand magasin, temple de la consommation, est soudain envahie d'une crise d'angoisse, qu'elle décrit pratiquement avec la phrase de Lacan dans « La troisième » comme le sentiment de se réduire à un corps réel dont le cœur s'accélère, dans un moment d'effondrement du lien aux autres, à tous ces petits autres affairés à acheter... Moment où les semblants s'effondrent et où tout à coup elle se demande ce qu'elle fait là. Plus rien ne tient, plus de sens, dénouement éphémère du symbolique et de l'imaginaire !

À partir de là plusieurs questions ont surgi que je vais essayer de suivre :

– Lacan décrit, dans la conférence de Milan de 1972, le discours capitaliste comme le substitut du discours du maître ; comment alors les plus-de-jour se placent-ils dans l'un et l'autre de ces deux discours et comment comprendre la place de l'angoisse dans ces deux écritures ?

– une seconde question, encore plus préoccupante pour moi, concerne la place de l'angoisse dans le nœud borroméen (qui seul permet l'établissement d'un lien social) à partir des questions du dernier chapitre de *R.S.I.*

#### Les plus-de-jour dans les deux discours

##### *Plus-de-jour et exception dans le discours du maître*

Le discours du maître décrit l'inscription du sujet dans le langage, la constitution du sujet de l'inconscient langage. Lacan, dans *L'Envers de la psychanalyse*<sup>1</sup>, expose comment l'inscription dans le langage s'accompagne d'une perte de jouissance, source d'une « nécessité à compenser », il précise qu'« il y a un plus-de-jour à récupérer ».

La formule qu'il donne alors de ce discours est écrite avec une butée entre la vérité et la production et un sens des flèches. On y voit l'impossibilité d'un rapport direct entre le sujet barré et l'objet plus-de-jour. Cela passe forcément par les semblants, ce qui manifeste bien la perte de

jouissance obligatoire pour parvenir à ce que Lacan nomme « des lichettes de jouissance », au prix d'exclure le fantasme que le discours analytique révèle au contraire.

Alors interrogeons cette notion de « plus-de-jouir » dans le discours du maître en partant du séminaire sur l'angoisse.

L'entrée dans le langage s'accompagne de cette perte de jouissance que Lacan nomme objet *a* dans sa forme aphénoménologique qui, devant la demande et le désir de l'Autre, s'incarnera en ces « substances épisodiques de l'objet *a* » : sein, fèces, voix, regard. Ces « guises d'objet », comme les nomme aussi Colette Soler, sont causes d'un désir plus particularisé, mais toujours causes. Comment trouver dans la réalité des objets qui puissent satisfaire, partiellement bien sûr, ces mouvements de désir, apporter cette petite jouissance compensatrice de la perte initiale ?

À la fin de *L'Angoisse*<sup>2</sup>, Lacan décrit cet objet visé par le désir comme objet « dans le champ de l'Autre ». Dans *L'Envers de la psychanalyse*<sup>3</sup>, il précise : « À ce moment-là, cet objet, je ne l'ai pas désigné du terme de plus-de-jouir, ce qui prouve qu'il y avait quelque chose à construire avant que je puisse le nommer ainsi. » Sans doute évoque-t-il la mise en relation trait unaire, répétition, entropie de jouissance.

Comment donc trouver un objet cible ? Dans le dernier chapitre du séminaire sur l'angoisse, c'est une fonction paternelle nouvellement décrite qui vient apporter une solution au flou entre ce qui cause le désir et l'objet qui peut s'en faire la cible. Lacan définit le père comme celui qui sait à quel « a » son désir se réfère. Il est celui qui nomme son objet sexué, une femme, instaurant du même coup l'interdit de cet objet.

Cette exception de cet objet sexué du champ des objets possibles a deux conséquences essentielles. D'une part elle marque, à mon sens, de son sceau d'exception le rapport aux objets du sujet en construction. Ce premier renoncement rencontré inscrit la capacité de renoncement à venir. D'autre part elle introduit ce même sujet dans une histoire familiale, quelle qu'elle soit, et donc dans l'usage des semblants, lui ouvrant la possibilité d'inventer son chemin vers ses propres objets.

Cet effet de l'intervention du père, Colette Soler, dans *Lesdits déprimés*<sup>4</sup>, le précise en l'appelant « sexualisation du plus-de-jouir » et en notant qu'ainsi le père « fait limite à la toute capture par les gadgets qui sustentent les plus-de-jouir ». Évidemment, après les journées<sup>5</sup>, c'est encore plus souligné, cela n'engage absolument pas le choix du sexe.

Cette remarque concernant le névrosé pose la question du discours du maître ou du tenant lieu de discours du maître chez le sujet psychotique et surtout du statut des plus-de-jouir dans ce cas, de leur rapport avec les plus-de-jouir du discours capitaliste qui m'apparaît tout à coup plus étroit.

En conclusion, on peut dire que la constitution des plus-de-jouir dans ce discours du maître est singulière pour chacun, même si la jouissance, en tout cas pour le névrosé, y est contrôlée et canalisée suivant des modalités qui vont souvent vers une norme. Tant que ce discours fonctionne, pas d'angoisse ! Ce n'est pas sans présenter des inconvénients car il installe aussi un mode de recouvrement du réel qui fonde une réalité commune où vivre ensemble mais selon des directives, des valeurs qu'il est important de pouvoir remettre en question, un mode de jouissance qui cherche à s'imposer et dont les lois de la colonisation ont douloureusement témoigné. Et surtout, la phrase de « La troisième <sup>6</sup> » : « Le discours du maître, par exemple, sa fin, c'est que les choses aillent au pas de tout le monde » réveille des images tout à fait inquiétantes.

### *Les plus-de-jouir dans le discours capitaliste*

Le discours capitaliste est décrit comme produit par une modification du discours du maître <sup>7</sup>. On y voit le S barré en haut et l'ordre des flèches implique un lien direct entre les objets plus-de-jouir et le sujet sans en passer par les semblants. Alors que dans le discours du maître le signe // montre qu'il n'existe pas de vectorisation possible entre la place de la vérité et celle de la production, dans ce discours il n'y a pas cette coupure entre vérité et production. Si on suit les flèches on voit une circulation sans butée, incessante, S barré, S1, S2, a, S barré, infinie.

Après cette description rapide, interrogeons la constitution des objets plus-de-jouir dans ce discours : le discours capitaliste, celui des médias, de la publicité, etc., les imposent par injonction.

Les plus-de-jouir dans cette formule de discours qui n'en est pas un, puisque n'impliquant aucun couple, ne sont pas approchés par l'intermédiaire des semblants, donc n'ont pas de lien avec la singularité de l'histoire personnelle de chacun. Un court-circuit met directement en rapport le sujet avec les objets plus-de-jouir prescrits collectivement pour obtenir une jouissance de type autistique donc. Ces objets, aucun interdit ne les fonde, aucune exception, aucun renoncement n'en marque le surgissement, bien au contraire ils s'imposent comme exigence surmoïque d'en jouir. Ils sont pris comme des objets réels censés combler. Mais l'échec de cette complétude attendue, rêve d'annuler la castration, est source de l'angoisse que

suscite le dévoilement de l'objet-manque, qu'il faut à nouveau recouvrir en une quête insatiable, épuisante.

La jeune femme dans le grand magasin du début ne sait plus ce qu'elle est venue chercher. Le mirage de la complétude par le gadget s'est effacé, elle n'a plus devant elle que l'objet *a* dans sa version non incarnée, objet-manque, et ne peut s'orienter vers un nouvel objet par lequel son désir à elle serait concerné, un objet dans le champ de l'Autre.

J'ai dans la tête, en écrivant, la chanson de Jean-Jacques Goldman, *Les Choses* :

« Si j'avais si j'avais ça  
Je serais ceci, je serais cela  
Sans chose je n'existe pas  
Les regards glissent sur moi  
J'envie ce que les autres ont  
Je crève de ce que je n'ai pas... »

Mieux que je ne pourrais le dire, Goldman souligne comment les ordres de consommation organisent un lien de rivalité entre les hommes. Cela pourrait encore s'énoncer : « Ne cherche pas, voilà ce qu'il faut avoir pour être comme les autres avec qui tu rivalises. » Les « choses » de Goldman construisent le moi idéal, pas l'idéal du moi. Elles engendrent donc un vécu de frustration qui peut entraîner des constructions haineuses de rejet d'un autre censé responsable de ce manque. La frustration, qui n'a pas attendu le discours capitaliste pour exister et avoir des effets, y est ici produite et s'y manifeste tout aussi vorace de sens que le petit poisson symptôme de « La troisième ».

Enfin, je souligne comment le discours capitaliste peut être utilisé dans la construction « as if », car pour certains patients psychotiques fonctionner dans un rapport aux objets de consommation prescrits, sans devoir se demander ce qu'ils désirent, est une solution, pas si bonne puisque, si l'objet fait miroiter le but de coïncider avec une image de moi idéal, cela ne tient pas vraiment longtemps et eux aussi sont pris dans la course à l'objet suivant.

Cela m'a évoqué ce film sur lequel je terminerai cette partie, *Bird People*, de Pascale Ferran, où l'on voit un Américain, la quarantaine, produit standard de la société, informaticien de haut niveau, marié, une maison comme dans les films, bien inscrit dans la rentabilité de son entreprise, soudain tout arrêter : son travail alors qu'il est à Roissy entre deux avions, son mariage qu'il rompt par Skype avec sa femme et accessoirement ses

enfants. Se décrivant comme un morceau de sucre en train de se déliter, il arrête tout, arrête ce délitement. Mais il n'a pas de mots, il sait juste s'en tenir au crucial de dire ce « non » qu'il adresse à tout ce qu'il a été. Comme si sa vie de rouage d'une grande machine, il l'arrêtait ! Mais cet arrêt ne lui rend pas la parole, outre le « non » autour duquel il essaie de se solidifier, aucun rapport à l'autre, ni au langage, aucun discours nouveau, pas de fantasme non plus, seulement à la fin l'étonnement, comme le cyclope d'Ulysse, devant l'équivoque du signifiant « personne ».

Avant d'en passer à mon second abord de la question, je rappellerai qu'avant Goldman Boris Vian avait souligné, dans *La Complainte du progrès* en 1956, l'effet de ce nouveau rapport aux objets sur les choses de l'amour :

« Autrefois pour faire sa cour  
On parlait d'amour.  
Pour mieux prouver son ardeur  
On offrait son cœur.  
Maintenant c'est plus pareil  
Ça change, ça change  
Pour séduire son cher ange  
On lui glisse à l'oreille  
Ah Gudule... »

Et vient la liste des objets censés combler (plus que les mots) le cœur d'une femme très ménagère !

Je ne voudrais pas conclure cette partie en donnant l'impression d'une mise en valeur du discours du maître comme solution au traitement de la jouissance et peut-être de l'angoisse, mais voudrais plutôt souligner l'effet actuel de l'un des discours sur l'autre – comment l'un peut favoriser l'émergence de l'autre sous son aspect le plus figé. En effet, la course éperdue vers ces objets jamais satisfaisants, que promet le discours capitaliste, n'est-elle pas le moteur d'une désillusion qui, en retour, rend certains jeunes très sensibles à des discours aux valeurs guerrières et verrouillées ? Ces discours de maîtres particuliers les enrôlent vers des combats extrêmes qui certes maîtrisent l'angoisse mais en construisant des certitudes bien inquiétantes. C'est ce constat qui me mène aujourd'hui à proposer, dans la banlieue où j'officie, une rencontre avec ceux qui se demandent encore ce qu'est la psychanalyse, pour que peut-être surgisse l'idée que le malaise peut se recevoir autrement, pour qu'une autre porte s'ouvre à eux.

## L'angoisse dans le nœud borroméen

J'en viens au deuxième abord de mon questionnement. Si, comme je l'introduisais, le nouage borroméen est ce qui permet le lien social, comment entendre la fonction de l'angoisse dans le dernier chapitre de *R.S.I.* lorsque Lacan propose un nouage par un quatrième qui n'est plus le symptôme ni l'inhibition mais l'angoisse ?

C'est donc l'angoisse comme nomination ou plutôt « noumination », c'est-à-dire comme assurant ce nœud indispensable à tout lien, que je veux questionner.

Je me suis toujours interrogée sur le fait que Freud a parlé de l'angoisse de trois manières, et non deux. Il a évidemment dans la première topique présenté l'angoisse comme le devenir des quanta d'énergie de la pulsion refoulée. Puis, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, il fait le retournement que l'on sait, à savoir qu'il place l'angoisse comme angoisse de castration précédant le refoulement, le suscitant. Mais, dans « Au-delà du principe de plaisir », au chapitre IV, il nous décrit aussi l'angoisse à propos de la névrose traumatique comme venant, non seulement alerter, mais préparer au danger extérieur, presque défendre ; l'angoisse, nous dit Freud, engendre une surcharge énergétique des systèmes appelés à ressentir l'excitation, qui pourront ainsi plus facilement lier l'énergie libre suscitée par le traumatisme. Dans le modèle freudien, la liaison consiste à élaborer les processus secondaires qui sont la condition à l'intervention du principe de plaisir.

Ce mécanisme de surcharge d'énergie anticipatoire peut bien sûr être dépassé. Je le lis telle une description par Freud de l'angoisse comme préparation à affronter le réel, comme tentant de limiter à l'avance les dégâts du traumatisme à venir, de l'afflux d'excitation.

Cela a résonné lorsque, lisant « La troisième » puis *R.S.I.*, j'y ai trouvé l'angoisse non plus seulement référée à l'Autre, au désir énigmatique de l'Autre, mais aussi comme conséquence de la rencontre avec le réel. Ainsi, dans le nœud mis à plat de *R.S.I.*, l'angoisse apparaît comme débord du réel sur l'imaginaire, puisque effectivement elle s'accompagne de manifestations corporelles.

Il y a alors un parallélisme entre angoisse et symptôme, car l'angoisse apparaît là comme une jouissance qui touche le corps, amarrée au corps, mais hors symbolique, tandis que dans le symptôme la jouissance est amarrée à un morceau de la *lalangue*, mais hors imaginaire. La phobie est d'ailleurs une manière de raccorder une certaine forme d'angoisse à un signifiant (cheval pour Hans) qui la nomme.

Lacan nous explique dans *R.S.I.* la nécessité de nouer les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire par l'intervention d'une nomination, d'un dire nommant, qui serait pour le névrosé le mode d'intervention d'un père, mais qui n'est pas l'unique solution de nouage à quatre. Il nous décrit donc en priorité le nouage par le symptôme, différent du symptôme jouissance de la lettre. Ce symptôme nommant est cette fois défini comme l'effet d'un dire, qu'en anticipant sur le séminaire suivant on peut nommer « sinthome ». Mais Lacan introduit aussi une nomination par un quatrième anneau se couplant avec l'imaginaire et décrit ce quatrième comme « inhibition ». Puis il évoque une autre possibilité de quatrième anneau, couplé avec le réel, « nomination du réel, comme ce qu'il se trouve qu'elle se passe en fait c'est-à-dire angoisse <sup>8</sup> ». Phrase assez énigmatique !

On voit plus tard, en réalisant concrètement un quatrième anneau bordant le réel avec l'empilement dénoué, tel que Lacan le propose, que cette construction peut être réalisée de deux manières différentes, puisque le réel est l'anneau du milieu dans l'empilement. Quant au résultat déplié, on n'obtient finalement rien de nouveau, c'est-à-dire soit la figure obtenue avec la nomination du symbolique, soit celle obtenue avec la nomination de l'imaginaire : donc un quatrième en couple avec le symbolique ou en couple avec l'imaginaire.

On constate ainsi que le nouage par une nomination du réel en réalisant un quatrième anneau ne donne pas de nœud à quatre déplié où l'angoisse serait en couple avec le réel.

Michel Bousseyroux <sup>9</sup> poursuit cette question de la nomination par l'angoisse comme différente des deux autres nominations, à savoir comme possibilité seconde de nomination, ce qui signifie en tant que cinquième anneau, quand une première nomination par un quatrième, soit inhibition, soit symptôme, lâche. L'angoisse viendrait, en cinquième anneau, refaire tenir le nœud, permettre donc à nouveau le lien social en réparant le nœud, en renouant. Le lâchage serait au niveau du couple réel-imaginaire quand la première nomination a été le symptôme, réel-symbolique quand ce fut l'inhibition.

Cette interprétation pose une question : en quelle occurrence l'inhibition ou le symptôme lâcherait ?

Me viennent à l'esprit ces patients qui se plaignent d'une angoisse chronique avec des moments plus aigus et qui, cependant, constatent que cette même angoisse a pu être à certains moments un moteur pour eux.

Ainsi, le jeune Édouard Louis, qui s'est autonymmé en 2013, publie en 2014 *Pour en finir avec Eddy Bellegueule*, son nom d'origine. Il y transmet le

chemin qui l'a mené à ce changement de nom et l'inscrit en l'adressant aux lecteurs. Lors d'un entretien, il déclare : « Je ressens une angoisse quand je mets les pieds dans une école, dans une université, toujours, partout. Mais peut-être que sans cette angoisse je n'aurais pas écrit mon roman. C'était une sorte de fuite contre cette sensation : puisque je ne me sentais pas appartenir à ce monde, il fallait que je justifie mon existence <sup>10</sup>. »

Certains encore, après un long travail où maints symptômes secondaires ont chuté, peuvent conclure que, sur ce chemin, ce qu'ils n'ont pas perdu est le rapport à une angoisse fondamentale, certes moins envahissante, non rattachée à la relation à l'Autre, mais toujours là. Ils la repèrent maintenant comme une vieille compagne, la repèrent assez pour ne pas s'y laisser embarquer trop violemment. L'angoisse aurait-elle là le statut du symptôme du premier chapitre de *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* <sup>11</sup> avec lequel on pourrait savoir faire ?

Je me retrouve alors, comme avec « Au-delà du principe de plaisir », à me demander s'il n'y a pas plusieurs statuts de l'angoisse, comme il y a finalement deux statuts du symptôme avec le symptôme lettre et le symptôme dire devenu sinthome. Y a-t-il l'angoisse, destitution subjective, qui isole de par l'effondrement des semblants, mais aussi une fonction angoisse qui évite la perte totale du rapport à l'autre, à un prix énergétique cependant un peu cher ?

Alors n'y aurait-il pas des parlêtres pour lesquels le nouage à quatre serait plus fragile et serait parfois rétabli par l'intervention de l'angoisse, évitant en tout cas qu'il ne se dénoue, de par cet anneau cinquième ?

*Mots-clés* : Lesdits déprimés, « La troisième », Les Choses, Bird People, Boris Vian, *Au-delà du principe de plaisir*, Édouard Louis.

---

\* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien de l'EPFCL « Faire lien dans le capitalisme contemporain ? », à Paris le 8 janvier 2015.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 56.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 389.



3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 172.
4. [↑](#) C. Soler, *Lesdits déprimés*, cours 2008-2009, p. 52.
5. [↑](#) Journées nationales de l'EPFCL, 29 et 30 novembre 2014, sur « Le choix du sexe ».
6. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », 1974, *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.
7. [↑](#) On en trouve l'analyse précise dans l'article de Jean-Pierre Drapier, « Jouir du capitalisme », *Mensuel*, n° 47, Paris, EPFCL, 2009.
8. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 13 mai 1975.
9. [↑](#) M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie*, Toulouse, Érés, 2011, p. 223-224.
10. [↑](#) É. Louis, « J'ai deux langages en moi, celui de mon enfance et celui de la culture », entretien publié dans *Télérama*, 19 juillet 2014.
11. [↑](#) J. Lacan, séminaire inédit.